

assaillis et il nous serait difficile de trouver assez de liberté pour dire la messe comme il le faut. Nous préférons n'arriver qu'à un moment où nous pourrions nous livrer librement, de part et d'autre, à la joie de nous revoir.

Vers sept heures, nous reprenons notre voyage et, quelques instants après, à un endroit où le fleuve se déroule en ligne droite comme un immense ruban dont l'extrémité se confond avec le ciel, nous apercevons une petite anse qui sert de port à Conceição. C'est dans un pays tout-à-fait désert que le P. Gil Villanova entreprit, ces dernières années, la fondation de cette ville, qui se peupla depuis d'un grand nombre d'Indiens et de chrétiens. L'immense fleuve était alors l'extrême limite du monde civilisé ; de l'autre côté c'était l'inconnu, la forêt vierge dans toute la force du terme, le pays sauvage par excellence. Bien peu nombreux sont encore ceux qui ont osé s'y aventurer, et jamais en s'écartant beaucoup de la rive. C'est dans le port de la nouvelle cité que nous allons aborder, mais il faut deux bonnes heures encore pour arriver.

De temps en temps nos "barqueiros" tirent des coups de fusil pour annoncer notre arrivée. Voilà qu'on nous répond ! On nous a entendu. Une petite barque est en sentinelle, et aussitôt que ceux qui la montent nous ont dévisagés de façon à ne pas se méprendre sur notre compte, ils font force de rames et vont annoncer la grande nouvelle. Mon Dieu ! comme nous allons lentement !...

Enfin, Conceição se montre à nos yeux. Toute la population est sur le rivage à nous attendre et, au premier rang, le Père Gil Villanova avec sa grande barbe ! Puis le Père Guillaume Vigneau, entouré d'un essaim de petits Peaux-Rouges. Nous abordons enfin et nous sautons dans les bras les uns des autres. Mais on ne nous permet pas de nous embrasser trop longuement.

Bientôt, je sens une grappe de petits marmots qui se suspendent à mes bras, à mes habits, qui se glissent sous mon